

Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **59 (1955)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

PAR JULES-J. ROCHAT

Lucien MARSAUX, *La Jarocha*. — Jean-Paul PELLATON, *15 jours avec Bob*. — Marcel MATTHEY, *Les vierges folles*. — J.-R. FIECHTER, *Contrepoint*. — G.-A. BOURQUIN, *Anja*. — Vincent VERMONT, *Les vergers du printemps*. — Alexandre VOISARD, *Vert paradis*. — James AUBRY, *Ames ensoleillées*. — *Poètes de Suisse romande*. — Auguste VIATTE, *Histoire littéraire de l'Amérique française*. — Pierre-Olivier WALZER, *La poésie de Valéry*. — DU MEME, *L'influence de Paul-Jean Toulet*. — Roland DONZÉ, *Le comique dans l'œuvre de Marcel Proust*. — Henri VOELIN, *Les saints innocents*. — Ernest JUILLERAT, *Grandes figures jurassiennes*. — Marcel CHAPPATTE, *Saint-Ursanne au bord du Doubs*. — René FELL, *Le curieux destin d'un ville*. — Marcel JORAY, *La sculpture moderne en Suisse. — Recueil d'études et de travaux scientifiques*. — Jean-Pierre SCHALLER, *Secours de la grâce et secours de la médecine. — Revue jurassienne. — Almanach catholique du Jura*.

C'est toujours un grand plaisir que la lecture d'un ouvrage de Lucien Marsaux. C'est que celui-ci ne déçoit pas : il tient ses promesses.

Bien sûr, Marsaux ne peut être compris de tout le monde. Certains lecteurs lui reprochent de ne pas tenir compte de la réalité, cette réalité que nous font connaître nos sens grossiers. Ils oublient que cette réalité-là n'est pas la seule, que Marsaux a la sienne, qu'il a son monde à lui. Ce monde admis, le genre de Marsaux admis, on reconnaîtra que les récits de cet écrivain, parfaitement échafaudés et conduits, sont attachants. Ils sont riches de substance. C'est avec

un intérêt toujours renouvelé que j'ai suivi Marsaux dans les aventures qu'il rapporte dans *La Jarocha*¹.

La Jarocha est une créole, une Mexicaine amoureuse de soleil et que la vie a déçue. Sur son lit d'hôpital, elle rêve au Canada où, sous l'habit des Petites Sœurs grises, elle imagine recommencer sa vie. Mais elle n'ira pas au Canada : la mort se présentera au moment où elle croira sa nouvelle aventure possible.

La Jarocha ne vécut que pour l'amour. Mais elle avait aussi la nostalgie de la pureté. Tous les héros de Marsaux désirent s'arracher au mal, souhaitent plus de perfection. Malheureusement, ils n'arrivent jamais au but, ils ne parviennent jamais à se réaliser. Norbert — le héros d'une autre nouvelle de *La Jarocha* — a la nostalgie des couvents : finira-t-il par découvrir celui à la porte duquel il frappera ? Un autre de ses héros a quitté la ville où il était considéré, pour se faire porcher comme saint Alexis. Le comte Kirov, lui, va de temps en temps faire une retraite chez les Chartreux. Ailleurs, c'est un roi qui abdique afin de se rendre au couvent.

Les personnages de Marsaux s'étudient beaucoup. Ils analysent leurs actes, les jugent. Mais comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'ils cherchent, sans pouvoir la trouver, la perfection. Ils ne sont jamais contents d'eux-mêmes, parce que, tous, ils ont un idéal très élevé.

C'est dans la rêverie que se meut Lucien Marsaux, c'est dans un monde bien à lui qu'il nous emmène, un monde qu'il a créé en empruntant ses éléments à celui que nous font connaître nos sens. Mais, pour être différent du nôtre, ce monde n'en est pas moins réel. C'est notre monde transposé. Ce qu'il nous fait voir, ses paysages, son décor, ses personnages, Marsaux les éclaire d'une manière spéciale. Si l'un de ses héros apparaît imprécis, incomplet, c'est que l'auteur l'a voulu tel ; Marsaux ne jette sur lui qu'une lumière tamisée.

Les récits de Marsaux sont extrêmement denses. Les remarques pertinentes, les réflexions profondes y abondent. Ici, c'est le poète sensible qui fait part de ses intuitions ; ailleurs, c'est l'homme nourri de lectures qui se souvient ; ailleurs encore, c'est le penseur qui commente un fait, livre une conclusion à quoi il est arrivé.

Voici une page de *La Jarocha* :

Puis Solange se remit à parler de Van Gogh. Claude la sentit proche de lui. Et sentit qu'elle l'avait mis dans sa vie. Allait-il lui proposer de lui donner des leçons de peinture ? Accepter ensuite ce qui se présenterait ? Une vie de mensonge à la place de cette vie catholique vers laquelle il pensait s'acheminer ? Tromper à demi les parents, ou tout à fait, car les leçons de peinture auraient bien vite l'apparence d'un prétexte. Il avait cessé de croire aux privilèges des artistes dans l'ordre de la vie affective après avoir été, jeune, tenté de les croire très étendus et très réels.

1. Editions H. Messeiller, Neuchâtel. S. d. (1955).

Ce que l'on appelait encore l'amour libre finissait trop souvent mal. Le fait divers, là-dessus, disait la même chose que la théologie. Bien qu'il eût aimé passionnément Watteau, il croyait la Cythère de Baudelaire plus ressemblante. Ils ne s'opposaient peut-être pas comme on pourrait le croire, ce peintre et ce poète. L'un représente l'embarquement et l'autre l'arrivée en vue des côtes. Ronsard allant voir sa maîtresse une nuit de lune fit une rencontre de spectres, parmi lesquels il reconnut un usurier de ses amis ; il consigna le fait dans son poème *Les démons*, dont on crut devoir l'expurger, ce que M. Cohen a signalé...

Mais si ce n'est pas vers Cythère que son bateau cinglait, sur quoi avait-il mis le cap ? Ce n'était pourtant pas sur le mariage !

J'ai cité au hasard. Il y a des pages beaucoup plus denses encore que celle-là. L'ouvrage de Marsaux doit être lu lentement. Il offre alors de grandes satisfactions.

* * *

M. Jean-Paul Pellaton, qui nous a donné *Jean-Pierre chez les Hommes rouges* et *Cent Fleurs et un adjudant*, publie aujourd'hui *Quinze jours avec Bob*¹. Ce sont quinze récits tous plus captivants les uns que les autres, quinze récits qui s'adressent avant tout aux jeunes, mais que les grandes personnes liront aussi avec profit et satisfaction.

Bob a la chance de posséder un oncle qui est un conteur. Cet oncle Jean, qui a promis de dire une histoire chaque jour, pendant ses vacances, promène son neveu dans le village, à la boulangerie, au collège ; il le conduit dans la forêt, à la foire, près des chevaux de bois. L'oncle Jean évoque les milieux les plus divers ; il nous fait faire connaissance de nombreux personnages, d'enfants dont il tente de définir le caractère, dont il veut nous faire partager les émois, les rêves, les inquiétudes, les joies.

M. J.-P. Pellaton connaît bien les enfants. Il les aime. Il les a longuement observés, étudiés et nous apprenons beaucoup de choses en lisant ses récits. Ceux-ci ne sont pas toujours gais. Bob en fait la remarque à son oncle ; c'est que la vie n'est pas uniquement drôle, même pour des enfants. On est parfois un peu impressionné en constatant la somme de courage dont font preuve certains enfants atteints par la souffrance.

Les récits de M. Jean-Paul Pellaton sont simples, rapidement menés. Ils abondent en détails qui les rendent vivants. Les personnages sont définis en quelques mots précis.

Laisse-moi t'expliquer d'abord, écrit M. Jean-Paul Pellaton, que, pour mâter ces garnements, on avait trouvé un vieux, très vieux professeur. Long, maigre, ses bras enfermés dans des manches trop courtes, il avançait un corps ployé en deux, un visage myope et comme sali par une barbe mal rasée qui paraissait verdâtre.

¹ *Quinze jours avec Bob*. Couverture et illustrations de Jacques Perrenoud. Genève, Labor et Fides. S. d. (1955).

Ce vieux professeur, vêtu à l'ancienne mode, portait veston noir, pantalon noir, faux-col très haut et très empesé. Toute son attitude aurait dû commander le respect. Le respect ! Comme si mes vingt galopins se souciaient de cette affaire-là ! Pour eux, le vieux professeur n'était qu'un pauvre souffre douleur et ils pensaient avoir une fière chance qu'on ne leur eût pas donné un maître plus jeune et plus énergique.

Et tout au long de la semaine, c'était des leçons interrompues cent fois, des punitions jamais livrées, les heures d'arrêt que personne n'observait, les cris inutiles du malheureux professeur qui recevait des moqueries pour seule réponse... Tu penses que M. Favre — c'était le nom du professeur — sortait fourbu de ces leçons. Il rentrait chez lui, s'effondrait dans un fauteuil, se préparait un peu de thé et, en vidant sa tasse à petites gorgées, il se demandait quel moyen, quel truc il pourrait employer pour obtenir un peu de discipline chez ses élèves. Il ne souhaitait même pas de l'affection, M. Favre, ni même de l'intérêt pour son enseignement. Simplement un semblant de discipline !

L'ouvrage de M. Jean-Paul Pellaton, d'une langue claire, harmonieuse, élégante, est captivant.

* * *

C'est un récit attachant que donne M. Marcel Matthey sous le titre de *Vierges folles*¹. La femme d'un pasteur perd l'esprit en donnant le jour à une petite fille. Elle s'imagine alors qu'elle a eu des jumelles et qu'on lui en a volé une. Sa raison ne lui sera rendue qu'au moment de l'incendie de l'asile où elle est internée ; ce sera le choc qui lui fera reprendre ses esprits. Malheureusement, un peu plus tard, elle sera atteinte d'une pneumonie qui l'emportera.

Dans cet ouvrage, on apprend aussi à connaître la gouvernante du pasteur qui, après avoir tenté de prendre la place de l'absente, se suicide, et l'infirmière de Mme Louise Lanchot, qui deviendra la seconde femme du pasteur.

C'est une histoire de chez nous que rapporte M. Marcel Matthey. Elle se déroule en partie dans une cure jurassienne, en partie à Bellelay. C'est un récit honnête, bien conduit. M. Matthey interrompt de temps à autre l'énumération des faits pour décrire un paysage, pour croquer une scène de ménage. Ce simple récit d'une tragique aventure ne donne pas à réfléchir ; mais il captive, il émeut. Le roman bien construit de M. Matthey permet quelques heures de complet délasserment. Le roman vaut par l'intrigue qui se tient, par les détails bien choisis, par son ton de vérité, par sa langue soignée.

Citons un passage :

Une telle tension nocturne ne pouvait durer plus longtemps. Soudain, un zigzag fulgurant éclaira la campagne et un long roulement lui succéda. Ce fut la détente bienfaisante. Un grand souffle d'air passa sur les plantes et fit vibrer les feuillages. Un volet de fenêtre mal fermé frappa le mur avec violence. Les éclairs, d'abord intermittents, se succédaient ensuite à une telle cadence, qu'on eut dit un jeu de

1 *Les Vierges Folles*. Paris, Editions Sésame. S. d. (1955).

lumière infernal. La grosse artillerie, aussi, qui paraissait très éloignée au début, concentrait maintenant ses tirs sur des buts dangereusement rapprochés.

Tout à coup, l'artillerie se tut, mais un déchirement sinistre secoua le vieil édifice et réveilla tous les êtres endormis. Un tremblement nerveux envahit les pensionnaires et le gros chien de garde se mit à hurler lamentablement. Une à une, les fenêtres s'éclairèrent et des têtes se penchèrent au dehors. Les têtes se rentrèrent, puis se penchèrent à nouveau dans le vide éclairé d'une lumière sans cesse en mouvement. Elles regardaient à droite, puis à gauche, à gauche en haut surtout, d'où venaient des cris.

M. Marcel Matthey s'attache aux choses familières. Ses scènes de la vie quotidienne sont bien observées. Il abonde en détails pittoresques, en notations originales. Son récit est vrai, vécu.

* * *

C'est avec un plaisir bien grand, c'est avec une profonde émotion aussi que j'ai lu *Contrepoint* de J.-R. Fiechter ¹.

Né à Villeret, M. J.-R. Fiechter, ses études terminées, se rendit à Alexandrie, où il dirigea l'école suisse, puis au Caire, où il enseigna à l'université. Pendant de nombreuses années, il rédigea le *Journal suisse d'Égypte*. C'est en 1916 qu'il publia son premier recueil de poèmes *Les chansons à Miame*, recueil suivi de plusieurs autres qui nous firent connaître un homme d'une grande sensibilité, comprenant parfaitement la terre qui lui a donné asile et la terre jurassienne à laquelle il reste si profondément attaché.

Sa dernière œuvre — *Contrepoint* — chante l'Égypte et le Jura. Ce sont des tableaux remarquables par leur précision, par leur coloration, par leur clarté.

*Le palmier, d'un jet souple, offre au ciel indigo
Le long prosternement de sa noblesse innée,
Et son ombre, araignée à ses pieds enchaînée,
Danse au souffle marin, sifflant son fandango...*

L'image est belle ; la forme vaut le contenu.

Voici encore quelques beaux vers tirés des *Chansons d'Oriente* :

*Ton corps est un jardin que mon âme respire,
Ta voix un blanc rosier où chante un bengali,
Ton regard une eau bleue où la lune se mire
Et si doux ton sourire
Que mon rêve s'y berce aux palmes de l'oubli...*

De tous les poèmes consacrés par J.-R. Fiechter au Jura se dégage une profonde émotion. Le pays qu'il a quitté pour voir le monde lui revient en mémoire, s'impose. La nostalgie s'empare du poète et

¹ *Contrepoint. Images d'Égypte. Images du Jura. Poèmes.* Editions de la Coulouvrenière. Genève, 1955.

lui communique des vers d'une extrême douceur, d'une grande musicalité, d'une émouvante sincérité. Son pays l'a si bien pénétré que c'est souvent en lui-même que regarde Fiechter quand il veut parler de sa terre. Tout son pays, il le porte en lui, dans son cœur.

*Te souvient-il de ces matins de ton enfance
Alors que la nocturne haleine des marais
Ajoutant son brouillard à celui des forêts
Recouvrait tout d'une âcre et froide pestilence ?*

*Un sol gorgé de pluie enfonçait sous tes pas,
Un feu d'herbe mouillée étouffait sa fumée
Et, menant leurs troupeaux à l'heure accoutumée,
Les bergers se hélaient et ne se voyaient pas...*

Les vers de J.-R. Fiechter éveillent en nous d'étranges résonances. La langue du poète est d'une extraordinaire densité. Elle sait rendre comme pas une toute la douceur, toute la poésie du Jura doucement ondulé.

J.-R. Fiechter est l'un des plus remarquables poètes du Jura et, en même temps, de Suisse romande.

J.-R. Fiechter s'adresse à tout le monde. Ses vers sont clairs. Extrêmement nuancé, grand créateur d'images, musicien, le poète nous parle comme pas un de l'Égypte mystérieuse et du Jura si cher à son cœur.

J.-R. Fiechter est l'un des poètes dont notre pays peut le plus s'enorgueillir.

* * *

C'est un curieux ouvrage que celui de M. Gilbert-A. Bourquin qui porte le titre d'*Anja*¹. Anja, c'est une jeune fille de la banlieue de Stettin qui, chassée par les armées, finit par échouer à l'île du Levant. Cette île est celle des naturalistes. Anja y vit donc nue, comme Jean qui, le premier, découvre la jeune fille dans les vagues et en tombe amoureux, comme le père Brousse, un vieillard philosophe qui accueille les jeunes gens et leur prodigue ses conseils.

M. Gilbert-A. Bourquin, qui a vécu à l'île du Levant, décrit ce lieu. Mais son ouvrage n'est pas qu'un récit de voyage, dans lequel s'insère une intrigue amoureuse. C'est encore une dissertation philosophique. M. Gilbert-A. Bourquin se demande de quelle manière l'homme peut retourner à l'Éden. Cette dissertation n'est pas toujours facile à lire. L'auteur y fait étalage de ses lectures ; il cite Schuré, Patrice de La Tour du Pin, Jean Giono, Albert Steffen, d'autres encore ; il se cite lui-même. A ses considérations, quelque peu

¹ *Anja ou la recherche de l'Éden*. Bois originaux de Marco Richterich. Photos de Werner Fankhauser, Moutier, Editions Robert. S. d. (1955).

confuses, sur l'amour, je préfère les « choses vues » de Gilbert-A. Bourquin. Quand il parle d'Anja, de son aventure, quand il décrit son île, évoque le paysage, Bourquin devient un écrivain qui a du souffle, il fait voir une plume précise, colorée, il s'avère un poète au verbe chaud, que l'on entend avec plaisir.

Arrachés à la mer, les rochers escarpés bordant l'île se moulent de près en formes extraordinaires : plaques triangulaires, blocs ovoïdaux, pitons, élévations et chutes, mouvements saccadés, puis gracieux dégagements... Au bas des récifs, et de là à perte de vue, l'eau croule dans sa propre masse, rebondit, dresse ses parois écumantes en un monotone fracas, et le tout, exubérant et rythmé, s'effondre encore pour surgir en une nouvelle vague éloignée d'une cadence, l'ensemble créant un mouvement de guerriers apparaissant à distance, tel un alignement successif de lames scintillantes à l'assaut du premier tertre...

Anja, je la trouvai nue, semblable à une créature imaginaire, une créature aux lignes parfaites, au teint pur, éclatant, vivant, aux formes éternelles, révélatrices de tout ce que Dieu accorde de beauté et de force à la nature.

Et l'eau caressait ce corps...

Gilbert-A. Bourquin a l'étoffe d'un écrivain. Quand il parlera de ce qu'il a vu, quand il écouterait son cœur, et qu'il cherchera à oublier ses lectures, il nous donnera certainement des œuvres de valeur.

Anja possède des dessins intéressants de Marco Richterich et des photos prises à l'île du Levant par Werner Fankhauser. L'ouvrage a été imprimé avec un soin tout spécial par Max Robert à Moutier.

* * *

Vincent Vermont a soin de nous avertir qu'il est un tout jeune homme. Nous l'aurions deviné en constatant, dans *Vergers de printemps*¹, l'exaltation que suscite, chez l'adolescent, la découverte de la vie, ses premiers contacts avec la femme, ses premières expériences.

Vincent Vermont étudie l'attrait de la femme sur le jeune homme qu'il est. Il note ses impressions, son état d'esprit, ses mélancolies, ses obscurs pressentiments, ses profonds et brusques émois. Il y a donc là de l'anxiété, un peu de sensualité. Il y a aussi de la franchise, de la fierté, une certaine pureté. Le poète s'en tient aux notations. Ce n'est pas son affaire de raisonner, d'approfondir. Ici et là apparaît un peu de grandiloquence. Malgré tout, les vers ne manquent pas d'une certaine intensité. La langue est nuancée. Quelques poèmes sont fort bien venus et charment par leur cadence.

1 Poésies 1946-1948, accompagnées de 7 reproductions d'après des tableaux et un plâtre de Jan Waldach. La Neuveville, Impr. J. Baumann. S. d. (1955).

Qu'on s'en rende compte :

*Jupe rouge, bouche tendre,
Couteau dans la gaine.
Pourquoi donc vouloir attendre,
O cœur plein de haine ?*

*Il fait doux, les nuits sont chaudes.
La lune est partie.
Angoissant, le désir rôde
Le long des prairies.*

*Qu'attends-tu ? Vas-y ! Courage !
Couteau hors la gaine.
Le regard sanglant de rage,
Défais-toi des chaînes !*

*Il fait noir, les corbeaux crient,
La fille est mordue.
Désespoir mêlé d'envie
Vole vers la nue.*

*Jupe rouge, bouche tendre,
Couteau dans la gaine.
Il ne fallait point attendre,
O cœur plein de haine.*

Quand Vincent Vermont aura trouvé sa voie, quand il aura appris à se discipliner, quand il sera plus sévère avec lui-même, il nous donnera des vers d'une plus grande résonance.

Les illustrations de Jan Waldach sont étonnantes et fort bien venues.

* * *

Les fêtes religieuses de l'année, de l'Immaculée Conception à la Toussaint, ont incité M. l'abbé James Aubry à des réflexions qu'il nous soumet. Ces réflexions sont des réponses à maintes questions que nous nous posons. Ce sont des considérations sur les hommes, les remarques pénétrantes d'un prêtre qui connaît bien l'âme humaine. C'est un guide que nous trouvons dans *Ames ensoleillées*¹.

Le progrès est la première loi de la vie humaine.

L'homme doit se dépasser. Il le doit, non pas dans le sens où l'entendait Nietzsche, qui rêvait d'un surhomme, dynamite incendiaire et pulvérisante, qui montre sa force en détruisant l'univers ; mais l'homme doit se dépasser en établissant sans cesse dans son âme une vertu plus haute et plus pure.

Qui n'avance pas recule et qui ne cherche pas la victoire est un vaincu de la vie. On ne saurait jamais avoir trop de mépris ni trop de dégoût pour ces vices funestes que sont la paresse ou la médiocrité. Ce sont des poisons néfastes qu'il faut étiqueter avec la banderole rouge à tête de mort des apothicaires. Un homme satis-

1 Saint-Maurice (Suisse). Editions de l'Oeuvre Saint-Augustin. S. d. (1954).

fait de l'état de son âme ou de sa profession et qui s'installe dans un douce farniente commet une erreur angoissante. La voix du juste sur la terre est pareille à la course du soleil qui monte sans cesse des lueurs de l'aurore à la clarté resplendissante du midi.

Mais c'est ici qu'intervient l'épreuve. Impossible d'avancer sans efforts. Toute ascension exige un dépouillement intérieur à base d'abnégation et de sacrifice.

J'ai cité cette page pour montrer la façon d'écrire de M. l'abbé Aubry. Tout son livre possède ce souffle, cet élan, cette démonstration rigoureuse.

Ce que l'auteur d'*Ames ensoleillées* veut nous montrer encore, c'est le chemin de la joie. M. Romain Pittet écrit dans sa préface :

« Le chrétien est un homme dont le cœur baigne dans la joie. » C'est le chemin de cette joie que l'auteur trace pour notre temps souvent triste à faire pleurer : de cette joie qui a pour sœur la paix, la paix du cœur après laquelle tout homme soupire sans le savoir, de cette joie que l'apôtre considère comme l'état normal du croyant ce qui fait dire à Pascal que « nul n'est plus heureux qu'un vrai chrétien ».

On sent que l'auteur voudrait relever le défi du vieux philosophe athée qui prétendait que les chrétiens n'ont pas l'air assez sauvés...

Beaucoup seront heureux de lire les pages sereines et reposantes de M. l'abbé James Aubry. Son ouvrage pousse à une fructueuse méditation.

* * *

On se souvient que le prix littéraire de l'Emulation avait été décerné, l'année dernière, à M. Alexandre Voisard, pour son manuscrit *Vert Paradis*¹. Cet ouvrage a paru depuis et l'on a pu se convaincre que la commission littéraire de la Société jurassienne d'émulation avait eu raison de couronner cette œuvre qui a de grandes qualités.

Dans *Vert Paradis*, Alexandre Voisard est resté le poète surréaliste qu'il était dans *Écrit sur un mur* et je pense que, pour lui, c'est plutôt un mal qu'un bien. Il n'en reste pas moins que son nouveau recueil émeut le lecteur par tout ce que l'auteur, qui évoque son enfance, y a mis de lui-même.

Un jour que nous jetions des pierres, afin de les blanchir, dans un peu de branches, des flammes nous échappèrent et suivirent l'orée de la forêt sur une très longue distance. Ainsi furent tracés le chemin de l'école buissonnière, la route de certitude pour nos futures ivresses. Ainsi provoquâmes-nous, sans le savoir, une plus violente croissance de graminées, de sauges et d'euphorbes.

Pendant de longues années, nous nous demandâmes ce que pouvait cacher le rideau de platanes. De même, deviner les lacs et les villages se trouvant derrière la gigantesque colline boisée, et les décrire était devenu notre jeu favori. Celui qui ima-

1 *Vert Paradis* suivi de *Préface aux testaments de l'ermite*. Porrentruy, Editions du Provincial. S. d. (1955).

ginait les plus profonds étangs et les plus fraîches sources recevait les dernières framboises de la haie.

Enfants, nous inventâmes bien d'autres jeux où intervenaient les folles ascensions de l'alouette, le gravier noir des jardins, l'histoire de Crusoë et, surtout, les innombrables clairières que je nomme et nommerai encore.

On ne peut qu'admirer la langue d'Alexandre Voisard, son français brillant et sonore, sa phrase bien rythmée, harmonieuse. Le poète trouve facilement les mots qui chantent, qui frappent, qui évoquent en vous des résonances.

M. Alexandre Voisard est un poète authentique, un poète dont le Jura peut s'enorgueillir.

Attendons sans crainte la suite de ses œuvres.

* * *

C'est à un Jurassien, à M. Henri Devain, que nous devons un recueil édité à Paris¹ et consacré à nos poètes de Suisse romande. Ce recueil, auquel ont collaboré — chacun en envoyant une pièce de vers — soixante-cinq poètes romands, parmi lesquels Charles Beuchat, Francis Bourquin, Henri Devain, Jacques-Réné Fiechter, Adrienne Froidevaux, Serge Jeanprêtre, Nino Nési, Robert Simon, Raymond Tschumi et Henri Voëlin, ce recueil donc est introduit par Henri Devain, qui dit comment est née cette anthologie qui aidera à faire mieux connaître nos poètes.

Puis c'est Edouard Martinet qui tente de situer la poésie romande. Il fait remarquer que nous avons eu et que nous avons encore des poètes au grand talent et d'autres qui eurent un métier plus chétif. Mais, ces derniers, dit Ed. Martinet, « ne les méprisons pas. Ne les négligeons pas. Pensons de ces poètes promis à un rapide oubli ce qu'avec bon sens pensait Emile Faguet des poètes du XVIII^e siècle dépourvus d'imagination et de sensibilité : « Il y a une tradition qu'il est bon de conserver, une technique qu'il est bon de garder, un métier pour dire le mot, qu'il n'est pas mauvais que des hommes, même de second ordre, empruntent à leurs devanciers et transmettent à leurs successeurs. »

Le recueil mis sur pied par Henri Devain ne présente pas toute la poésie romande ; il ne présente pas toute la poésie jurassienne. Il n'en reste pas moins un hommage à notre littérature romande. Il peut aussi mettre en goût le lecteur et le pousser à se renseigner davantage sur nos écrivains. C'est pourquoi nous devons de la reconnaissance à Henri Devain, qui a eu l'idée de ce recueil ; notre gratitude va égale-

1 *Poètes de Suisse romande*. Poèmes et notices bio-bibliographiques recueillis par Henri Devain. Editions du Centre. Flammes vives. 50, Rue de Montreuil, Paris XI^e. S. d. (1955).

ment à M. Jean Aubert, le directeur de la revue *Flammes vives*, qui accepta d'éditer l'ouvrage.

* * *

M. Auguste Viatte a comblé une lacune en écrivant son *Histoire littéraire de l'Amérique française*¹. Ce n'est pas, comme le fait remarquer l'auteur, une histoire de la littérature française en Amérique. L'ouvrage de l'éminent professeur « laisse de côté les écrivains français qui ont pu vivre ou publier occasionnellement au Nouveau Monde, aussi bien que les ressortissants de l'Amérique anglaise ou espagnole — les Ventura Garcia Calderon, les Victoria Ocampo — qui ont réalisé une œuvre dans notre langue ; elle retient uniquement les groupes humains qui parlent français et se constituent en français leur propre littérature ».

M. A. Viatte montre la vitalité de la langue française au Canada et surtout dans la province de Québec, qui est une sorte d'Etat de langue et d'esprit français au sein de la confédération canadienne. Quand le Canada passa sous la domination anglaise, le français eut à lutter contre de nombreuses influences contraires. A la longue, il eût pu périr. Il triompha de toutes les attaques. Il est aujourd'hui plus vivant que jamais. Sa victoire, il la doit beaucoup au clergé, aux missionnaires, aux Jésuites notamment. Les prêtres qui maintenaient la foi, maintenaient en même temps le goût de la langue ancestrale.

La Louisiane demeura longtemps française. Elle produisit quelques écrivains qui eurent leur heure de gloire. Aujourd'hui, écrit M. Viatte, « après un siècle et demi de régime américain, des vieillards parlent encore un peu français à la Nouvelle-Orléans, et des villageois aux districts acadiens ; quelques éducateurs, de temps à autre, tentent de réintroduire le français à l'école. Mais la littérature franco-louisianaise a pris fin ».

Il existe des groupes d'origine française un peu partout aux Etats-Unis. Ici et là surgit un journal ou un écrivain. Ceux-ci sont en contact étroit avec le Canada ; c'est ce qui leur permet probablement de vivre. La littérature franco-américaine a fait des progrès ces dernières années.

M. Viatte nous conduit ensuite aux Antilles. Haïti se flatte d'être la seule République de langue française des trois Amériques. Bien qu'ils aient soutenu une longue guerre contre la France, les Haïtiens sont restés très attachés au pays qui leur donna leur civilisation. La littérature haïtienne a été brillante. Ces dernières années, portée par atavisme vers l'Afrique, elle négligea ses influences françaises. Elle produisit moins. Mais il semble, aujourd'hui, qu'une réaction se des-

1 Québec, Presse universitaire Laval, 28 rue Sainte-Famille, et Paris, Presses universitaires de France, 108 Boulv. Saint-Germain. 1954.

sine. Des contacts plus fréquents ont lieu avec la France et le Canada. Cela injectera une sève nouvelle à la littérature haïtienne.

M. Auguste Viatte nous emmène enfin à la Martinique, à la Guadeloupe, qui sont françaises depuis 1635, qui sont des morceaux de France dans le Pacifique, terres où les hommes noirs ont le sens poétique de l'image, l'humour aigu et discret, une élocution souple et modelée.

Entre le Saint-Laurent et les Tropiques, ce sont sept à huit millions d'hommes qui parlent français et qui enrichissent notre littérature. Comme l'écrit M. Viatte, les littératures françaises d'Amérique apportent à Paris, « à travers le Canada, un peu du dynamisme des pionniers, à travers les Antilles un peu de l'émotivité nègre et de sa puissante intuition tellurique. Réduites à elles seules, retranchées de leur tuf nourricier, elles se dessècheraient : mais qui ne voit ce que le tuf déboisé perdrait en beauté, en valeur, si même il ne risquait de s'effriter en poussière ou de ne produire que des arbres rabougris, faute d'assolement. Les bienfaits de l'intercommunication sont réciproques.

» Et peut-être, au moment où les tentations de replis demeurent fortes, où le Français de France doute quelquefois de sa culture et de sa mission universelle, ce spectacle de l'Amérique française et de ses littératures offre-t-il un exemple et une leçon par delà les nationalismes étroits et les continentalismes économiques ou politiques — source possible de nouveaux conflits plus meurtriers — les grandes cultures, la française en particulier qui s'est voulue universellement humaine, apportent par dessus les océans, l'âme qui rapproche. »

L'ouvrage de M. Auguste Viatte a demandé à son auteur un travail énorme. Aucune étude d'ensemble n'existait sur le sujet traité par le professeur jurassien. M. Viatte, pour se documenter, a dû voyager. Du Canada, où il a séjourné pendant plusieurs années, il s'est rendu aux Etats-Unis, aux Antilles, à Haïti.

Grâce à l'ouvrage de M. Viatte — ouvrage où l'auteur confirme ses belles qualités de critique littéraire — on se rend compte de l'importance des littératures françaises de l'Amérique. Riche de matières, bien écrit, l'ouvrage de M. Viatte est d'une lecture passionnante.

* * *

M. Pierre-Olivier Walzer a consacré à Paul Valéry¹ un gros ouvrage d'une extrême importance. Le critique jurassien y étudie les poèmes valéryens de la jeunesse, de la majorité et de la maturité. Il les explique, les analyse. Il en extrait la pensée de cet homme qui a passé sa vie à aiguïser sa conscience, qui sans trêve a cherché à élucider les questions qui se posent sur les rapports du corps et de

1 *La poésie de Valéry*. Genève, Pierre Cailler, éditeur, 1953.

l'âme, sur la création artistique, qui a médité sur nos désirs, nos rêves, nos mythes, qui s'est constamment observé, qui a tenté de débrouiller « les énigmes du moi, du monde, du conscient et de l'inconscient, de la sensibilité ».

Paul Valéry a été souvent critiqué pour son obscurité. Mais il a eu aussi des admirateurs enthousiastes. Pierre-Olivier Walzer est de ceux-ci ; il déclare que l'auteur du *Cimetière marin*, de *Charmes*, est l'un des premiers écrivains de ce siècle. Il écrit :

Les notes, les études littéraires, philosophiques ou politiques, les *variétés* où il a perpétuellement exercé son esprit resteront, ainsi que certains l'ont remarqué, comme les *Essais* de notre temps, aussi remarquables par la justesse et l'agrément de l'art que par la liberté de la pensée. Des textes comme *Note de digression*, la *Soirée avec M. Teste*, les articles sur *Adonis*, sur *Corot*, sur les *Lettres persanes*, les discours académiques et les dialogues platoniciens sont d'impérissables exemples de ce que peut une prose nette, vive et nombreuse, nourrie aux sources classiques, habile à se parer de tous les prestiges du beau et à se servir de tous les moyens qui peuvent l'assurer de durer. Ce que nous avons de plus racé, de plus solide, de plus alerte dans notre langage sont les ornements ordinaires de cette prose, à laquelle peu d'œuvres de notre temps peuvent être affrontées sans se ternir.

M. Walzer déclare encore ailleurs, dans l'hommage qu'il rend au poète :

Aucune pensée, chez ce manipulateur de vérités, qui n'ait passé dès sa naissance par tout l'appareil des interventions épuratrices, qui n'ait subi la loi des concentrations, des dosages, des cristallisations. Aucune phrase qui ne soit ferment, résidu, précipité ou essence. Il a réduit en signes et en symboles les phénomènes les moins discernables de l'être mental, et il en a pesé le poids et la densité sur les balances infaillibles de son entendement. Son unique passion est l'amour de connaître et il n'a connu que les affres de cette quête sans douceur au service de laquelle il a engagé toutes ses facultés, jugement et mémoire, imagination et intuition, conscience et inconscience ; et jusqu'aux chères données du cœur ou du songe. Comparant, sou-pesant, éliminant, il rend à l'esprit ce qui est à l'esprit. Nulles conquêtes n'auront été plus méthodiques.

L'ouvrage de M. Pierre-Olivier Walzer sur Paul Valéry, parfaitement construit, est une étude extrêmement fouillée. Tout l'essentiel y est dit sur le grand poète français. C'est une sorte de somme « qui éclaire d'une lumière souvent nouvelle tel ou tel aspect de la vie et de la production de l'homme de lettres français ».

On ne pourra plus étudier Valéry sans consulter l'ouvrage du professeur jurassien.

* * *

M. Pierre-Olivier Walzer, qui nous a déjà donné deux ouvrages remarquables sur Paul-Jean Toulet, a publié encore, dans *La Revue régionaliste des Pyrénées*, une étude sur *L'influence de Paul-Jean Toulet*, qui a fait l'objet d'un tirage à part¹.

1 *L'influence de Paul-Jean Toulet*. Extrait de *La Revue régionaliste des Pyrénées*, No 125-126 (Janvier-Juin 1955). Pau, 1955.

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu cette étude claire et documentée. Je pensais bien que l'auteur des *Tendres ménages* avait eu beaucoup d'influence sur nombre de poètes plus jeunes que lui ; mais je ne savais pas que cette influence avait été si grande. Les *Contrerimes* apportaient des rythmes si nouveaux, un accent si neuf qu'elles firent grande impression. Aussi est-ce de nombreux noms que doit citer M. P.-O. Walzer dans son étude. Tous ces poètes, écrit le critique jurassien, « ont demandé à Toulet le secret d'une musique rare, d'un art concis, enfermé dans des formes classiques, d'une ironie primesautière, tantôt émue, tantôt amère, et c'est grâce à son influence que leurs œuvres ont un charme souvent piquant et original, un air d'aujourd'hui et de toujours, par quoi ils sont assurés de s'attirer toujours une élite de lecteurs, de ces lecteurs pour qui compte avant tout la finesse de l'expression unie à celle du sentiment ».

L'influence de Paul-Jean Toulet est une brochure de peu de pages, mais riche de substance.

* * *

Marcel Proust a provoqué bien des ouvrages critiques déjà. On a fait remarquer que toute la poésie enfermée dans *A la recherche du temps perdu*. D'autres ont insisté sur la valeur morale, philosophique, des œuvres de Proust. M. Roland Donzé a pensé que l'on n'avait pas suffisamment insisté sur la force comique de l'écrivain français. Aussi a-t-il consacré une étude au rire de Proust¹. Proust aimait à rire, déclare M. R. Donzé.

On sait, écrit-il, par les témoignages concordants de ses amis que Proust était souvent de très belle humeur dans l'intimité. Aucun revers ne put l'assombrir. Il aimait, écrit M. Mansfield, « raconter des histoires gaies et amusantes. Il aimait les écouter. Il aimait la plaisanterie fine, la boutade aiguisée. Il aimait rire. C'est de son rire que presque tous ses intimes — et même ceux de la dernière période — parlent avec enchantement ». Le lecteur d'aujourd'hui peut retrouver dans l'œuvre la verve de l'homme d'autrefois.

Précisons cependant que Proust n'était pas un de ces tempéraments enjoués qui ressentent au spectacle du ridicule un plaisir sans mélange. Sa gaîté, quoique née d'une nature vive et réjouie, optimiste en son fond, était à l'ordinaire plus nerveuse et perverse qu'innocente et légère. Il y a dans ses romans plus de persiflage et de sarcasme que de franc rire. Les traits acérés de ses portraits et la fausse ingénuité de ses pastiches en font foi. On trouve d'ailleurs dans les uns les qualités qui devaient assurer la réussite des autres. La sûreté dans le choix du trait, l'habileté à se mettre en valeur sans cesser d'être ressemblant, le goût de l'exagération caustique.

Le rire de Proust était très divers. M. R. Donzé s'arrête tout d'abord au *comique de l'humour*, puis au *comique caricatural* et, enfin, au *comique de fantaisie*.

L'étude de M. Roland Donzé est fouillée. Sa démonstration est

1 *Le comique dans l'œuvre de Marcel Proust*. Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger, 1955.

sûre, convaincante. Son travail ajoute quelques traits à la figure de Proust, permet de mieux connaître l'écrivain. M. Donzé écrit :

Le romancier, en se moquant, porte un jugement et prend position. Son rire nous renseigne sur ses intentions, ses conceptions d'écrivain, ses opinions. La variété de son comique permet de se faire une idée plus juste des ressources de son talent. Il se découvre encore par cela seul qu'il rit plutôt qu'il ne s'indigne : la qualité de son tempérament se retrouve dans la nature de sa gaîté. Il n'est donc pas nécessaire de justifier une étude qui complète sur quelques points et corrige sur d'autres l'image qu'on se fait ordinairement de Proust, en affirmant que son œuvre est « peut-être le seul roman de notre siècle, et un des rares romans de la littérature française qui soit foncièrement comique. » (L. Mansfield).

C'est un travail sérieux qu'a fait M. Roland Donzé, un travail consciencieux qui sera lu par tous ceux — et ils sont nombreux — qui aiment Proust et désirent en savoir toujours plus long sur lui.

* * *

L'année dernière, M. Henri Voëlin s'en était pris, dans *Le Berger sans Troupeau*, à un roman de Léon Savary, *Le Troupeau sans Berger*, roman qui lui paraissait dangereux, perfide. Son pamphlet n'a pas plu à tout le monde, on s'en doute. Quelques journaux ont pris la défense de Savary. Aussi Henri Voëlin est-il reparti en guerre dans *Les Saints Innocents*¹ parce qu'il redoute, déclare-t-il, un écrivain plus païen que chrétien. Il dit sans détours son fait à Savary, qu'il accuse de pédantisme, de suffisance. Il affirme que cet écrivain peut être dangereux pour les êtres qui ont la foi et qui ne sont pas avertis. M. Voëlin apostrophe avec violence l'auteur des *Lettres à Suzanne*. Il ne mâche pas ses mots. Il termine sa brochure en demandant que la religion soit plus sévère, que le chrétien montre plus de ferveur, plus d'humilité. Il ne faut pas « pratiquer » sa religion, mais la « vivre ».

Pour ma part, écrit Voëlin, j'ai horreur de ces chrétiens qui sont à tu et à toi avec la divinité... Leur sans-gêne me laisse confondu. Leur culot m'exaspère. Quoi ! N'ont-ils pas lu l'histoire de ce lévite qui, dans un geste pourtant bien naturel, osa porter la main sur l'arche en perte d'équilibre ? Il fut foudroyé sur le coup. Dieu déteste la familiarité... Celui qui tient, dans sa main, le sort des mondes et des astres n'a aucune commune mesure avec les fourmis que nous sommes. Etions-nous là quand Il envoyait le soleil de balader dans l'espace... Quand Il disait à la mer : « Jusque là, ma belle, pas plus loin... »

* * *

Le Jura vit aujourd'hui des heures graves. Il est à un tournant de son histoire. Les uns trouvent qu'il devrait être élevé au rang de canton, les autres pensent qu'il est très bien sous le régime bernois.

1 Sans nom d'éditeur et s. d. (à l'Imprimerie Frossard, à Porrentruy).

Que faire ? Avant de prendre une décision, les Jurassiens doivent demander conseil au passé. C'est ce que fait M. Ernest Juillerat. Le rédacteur en chef du « Jura », dans ses *Pages d'Histoire jurassienne et suisse*, parues en 1925, 1929 et 1938, retraçait les événements de l'histoire jurassienne au cours du siècle passé. Aujourd'hui, dans *Grandes Figures jurassiennes*¹, il évoque Xavier Stockmar, Xavier Kohler, Jules Thurmann, Xavier Péquignot, Mgr Lachat, Joseph Trouillat, Quiquerez, le doyen Vautrey, le doyen Bridel, l'abbé Dautcourt, Virgile Rossel, bien d'autres encore. Il s'arrête aux Jurassiens qui, depuis 1815, ont joué un rôle dans les événements politiques. Il les montre citoyens épris de liberté, aimant profondément leur petite patrie, luttant contre tout ce qui pourrait nuire au Jura.

Tous les hommes qu'il cite, M. Ernest Juillerat ne les étudie pas à fond ; cela le porterait trop loin. Il dit leurs mérites, leurs travaux, il analyse leur caractère, note leur influence. Pour mieux nous faire comprendre les personnages, M. Juillerat les situe dans l'histoire du Jura. C'est donc l'histoire de ce coin de terre depuis 150 ans qu'il écrit.

Après avoir lu la brochure de M. Ernest Juillerat, claire, documentée, abondante en détails intéressants, souvent neufs, objective, on doit admettre que les grands hommes n'ont pas manqué au Jura. Mais tous n'ont pas donné leur mesure ; c'est qu'ils n'étaient pas soutenus.

En maintes circonstances, écrit M. Juillerat, et du fait de la situation née du rattachement à Berne en 1815 et des luttes qui jalonnèrent l'histoire du Jura depuis cette époque, beaucoup ne purent donner leur mesure. Malheureusement, les divisions parfois aiguës, l'absence d'un pouvoir de décision, d'autres facteurs aussi et, disons-le, souvent la mesquinerie dans la politique, empêchèrent le plein épanouissement des efforts. Hélas ! Il y en eut trop de ces efforts qui furent absorbés par les luttes intestines. Elles empêchèrent en maintes circonstances de donner le plein effet à l'amour qu'éprouvaient envers leur petite patrie les personnalités dont nous avons évoqué le souvenir en même temps que les contingences au milieu desquelles elles évoluaient.

A la génération présente de tirer profit, pour le service d'un idéal de fraternité et de collaboration en vue de l'avantage jurassien au-dessus de toutes les considérations partisans et d'intérêts particuliers, des enseignements douloureux du passé.

L'étude de M. Ernest Juillerat est d'une lecture enrichissante.

* * *

M. l'abbé Marcel Chapatte nous a donné sur Saint-Ursanne² un remarquable ouvrage ; remarquable par son contenu et remarquable par sa présentation.

1 Précis et commentaires d'histoire jurassienne et du rôle de ses animateurs de 1830 à 1914. Recueil d'articles publiés par le journal *Le Jura* en 1954. Porrentruy, Le Jura S.A., 1954.

2 *Et cette ville s'appellera Saint-Ursanne au bord du Doubs*. Genève. Editions générales. 1955.

L'auteur s'est posé trois questions : Ursanne a-t-il existé ? Quand vécut-il ? Qui était-il ?

La réponse à la première question forme la première partie de l'ouvrage. M. l'abbé Chappatte, pour donner plus de précision à ses dires, ne suit pas le cours du temps ; il le remonte. Il part de 1955 pour aboutir à l'an 620 et constater que saint Ursanne a bien existé.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Chappatte décrit l'époque où vécut saint Ursanne, époque qui a d'étranges analogies avec la nôtre : « Migrations forcées de peuples, tassement après les invasions, guerres, révolutions dans les idées, les mœurs, les institutions. Les civilisés gallo-romains, appauvris par le fisc, ruinés par les pillages, ne recherchent plus que le plaisir et ils en meurent ; le monde barbare individualiste jusqu'à la frénésie, violent, monte en flèche, mais pour s'écraser lourdement tels les Vandales ou les Goths de Théodoric. »

Enfin, M. l'abbé Chappatte nous donne sur saint Ursanne des renseignements précis. Il nous le montre dans son ermitage, « témoin du vrai christianisme en face d'un paganisme aux ressurgences innombrables ». Comme l'écrit G. de Plinval : « Malgré l'éloignement des siècles... saint Ursanne est une belle et grande figure chrétienne ; on entrevoit dans son existence l'empreinte inoubliable laissée par son maître Colomban ; on devine quelques traits de sa physionomie : sa condescendance, sa bonté envers les malades, l'intensité de sa ferveur monastique.

» On comprend que ses disciples n'aient cessé de l'aimer et de le vénérer. Ce n'est pas un thaumaturge de légende ; même aujourd'hui les historiens peuvent en parler avec respect et admiration. »

En même temps qu'il nous fait connaître saint Ursanne, M. l'abbé Chappatte nous présente la cité qu'il fonda, une cité riche en vieilles et belles pierres. Il nous fait voir la collégiale, nous l'explique, nous en montre la beauté. M. l'abbé Chappatte s'arrête surtout aux pierres mérovingiennes découvertes à Saint-Ursanne, pierres qui n'avaient jamais été étudiées à fond.

L'ouvrage de M. l'abbé Chappatte est remarquable. Il est l'étude la plus complète, la plus intéressante écrite sur la cité du Doubs. Rien n'y est négligé. C'est un travail de sept années, un travail de recherches, de fructueuses découvertes.

L'ouvrage de M. l'abbé Chappatte est richement illustré. Des photos de toute beauté nous aident à mieux comprendre, à mieux aimer la vieille et belle cité de Saint-Ursanne sur le Doubs.



C'est d'une autre ville jurassienne, de Bienne¹, que s'occupe M. René Fell. Celui-ci rappelle les débuts, au XIII^e siècle, de la cité, son développement ; il dit ses aspirations, son incapacité à les réaliser. Parce qu'elle n'a pas su faire l'union des esprits et des cœurs, Bienne, qui fut pourtant très tôt ville d'empire, qui eut droit de juridiction sur La Neuveville et la Montagne de Diesse, qui eut droit de bannière sur l'Erguel, Bienne n'arriva pas à jouer un rôle en vue. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la ville sortit de sa torpeur. Elle sut, à ce moment-là, attirer des étrangers entreprenants, intelligents, qui lui infusèrent un sang nouveau. Grâce à une politique sage, avisée, Bienne est devenue un centre horloger, un centre industriel.

M. René Fell ne se borne pas à rappeler des faits ; il explique, analyse l'ancienne et la nouvelle ville. Il la traite en être vivant, dont il étudie le caractère, dont il s'occupe des aspirations, des besoins. Il s'arrête à son originalité, à son bilinguisme. Il connaît sa force, mais aussi ses faiblesses. Il distingue ce qu'il lui faut, car il s'occupe aussi de l'avenir de Bienne.

C'est dans l'union que les villes grandissent, déclare M. René Fell. « Aujourd'hui, écrit-il, c'est grâce à l'intelligence et à l'union des esprits et des cœurs qu'on manifeste sa volonté. Rien ne résiste devant une ville unie, qui forme un bloc. »

Il dit encore :

Des villes, des régions entières ont été frappées mortellement par la désunion, la zizanie. Découragés, des gens intelligents, capables ont quitté le pays, les uns après les autres. Certaines factions ont cru l'emporter ; mais le jour est venu où on s'est aperçu qu'on avait vidé la région de sa substance et qu'on ne triomphait que sur des ruines.

Le curieux Destin d'une Ville n'est pas seulement l'ouvrage d'un historien ; c'est encore celui d'un observateur, d'un penseur, d'un philosophe. Ce livre abonde en considérations générales, en remarques qui concernent aussi bien les cités vaudoises, argoviennes, que Bienne, en réflexions d'une portée générale.

Prenons une page au hasard :

La beauté est aussi nécessaire à la ville que l'hygiène, disent les urbanistes. Un beau paysage, comme un beau décor, attire et retient. De même qu'on aime à vivre dans un appartement sympathique, on aime, dans la rue, à s'entourer de beautés. D'ailleurs, un citoyen, fier de sa ville, n'est-il pas aussi un citoyen prêt à payer des impôts ?

De larges avenues, des rues bien dégagées, ici et là un massif de fleurs, des promenades ombragées, quelques parcs, des fontaines monumentales, quelques statues, un ou l'autre jet d'eau, des bancs pour recevoir les gens fatigués et les flâneurs —

1 *Le curieux Destin d'une Ville. Bienne, son passé, son présent, son avenir.* Bienne, Editions Gassmann. 1955.

sans oublier les édicules — des artères bien éclairées le soir, de beaux magasins, contribuent, sans conteste, au bien-être des habitants.

Chaque génération a donc le devoir de créer un peu de beauté.

L'ouvrage riche de substance de M. René Fell se lit comme un roman.

* * *

Personne n'a oublié la magnifique exposition suisse de sculpture qui eut lieu à Bienne en 1954. Cette exposition remporta un succès considérable parce qu'elle faisait voir toutes les tendances de la sculpture suisse contemporaine, jusqu'aux tentatives d'avant-garde. Elle nous prouvait aussi que notre pays possède de fortes personnalités créatrices, des sculpteurs qui s'imposent. Grâce à ceux-ci, grâce également à une tradition vivante, les apports extérieurs n'ont pas été simplement enregistrés, adoptés, mais assimilés.

Ces remarques, M. Marcel Joray, qui fut l'initiateur de l'exposition de sculpture de Bienne, les a faites et les a transcrites dans un livre qui s'intitule *La sculpture moderne en Suisse*¹.

M. Marcel Joray disserte sur le beau et la sculpture. Il rappelle ce qui a été fait dans le passé et montre que le beau est une notion « essentiellement subjective et variable au gré des époques, des races et des latitudes ». L'idéal d'un Grec ne fut donc pas tout à fait celui d'un Latin ; l'idéal d'un Egyptien ne fut pas celui d'un sculpteur du moyen âge. La vérité d'hier n'est donc pas celle d'aujourd'hui. Il ne faut, par conséquent, pas s'étonner de voir naître une sculpture nouvelle.

M. Marcel Joray présente avec clarté la création plastique de ces trente dernières années ; il analyse avec lucidité nos principaux sculpteurs, ceux qui, de Carl Burckhardt à André Ramseyer, se sont imposés à l'étranger. Il nous conduit de la sculpture classique, de la sculpture figurative à la sculpture abstraite, qui sera celle du XX^e siècle, qui sera celle qui exprime notre temps.

La nouvelle sculpture est en pleine ascension. Elle montre une belle vigueur. M. Marcel Joray écrit :

Certains croient à la décadence de notre sculpture. Ils voudraient remettre en vigueur « les principes éternels de la création artistique ». Quels principes ? Ils n'existent point. L'évolution de l'art est aussi irréversible que le cours de l'histoire. Mais il est tellement plus confortable d'admirer seulement les œuvres du passé, qui furent l'objet de l'indifférence générale du vivant de leurs auteurs. Non, l'admiration béate des gloires dûment poinçonnées ne suffit pas. La sculpture contemporaine fait partie de notre vie. Elle a besoin de nous pour s'épanouir.

La sculpture moderne en décadence ? N'avons-nous pas assisté plutôt aux derniers feux d'un art sculptural définitivement périmé ? Nous avons la chance de

1 Neuchâtel-Suisse, Editions du Griffon. S. d. (1955).

participer à l'écllosion d'un art en création réellement neuf, annonciateur d'un âge nouveau d'une incontestable vitalité.

Depuis le siècle dernier, une sorte de contre-esthétique a engagé la peinture dans des voies nouvelles avec une efficacité qui n'a pas fini de nous étonner. Mais cette révolution appartient déjà au passé. Celle de la sculpture a suivi avec quelque retard (elle a peine encore à s'imposer) et la sculpture s'en trouve ressuscitée. Alors que la sculpture figurative avait été ramenée à un rôle secondaire par l'architecture, elle reprend aujourd'hui ses droits et redevient un art plastique majeur. Elle s'intègre de nouveau à l'architecture, car elle est elle-même architecture ou, si l'on préfère, l'architecture en tant qu'art est aussi sculpture. Grâce à la peinture abstraite, particulièrement propre à habiller le mur, les conditions les plus favorables semblent aujourd'hui réunies pour une synthèse des arts prometteuse de belles réussites.

L'ouvrage de M. Marcel Joray possède 111 photographies d'œuvres plastiques. Ces reproductions ont été réalisées avec un goût, une précision sans défauts. Il faut également féliciter M. Max Robert, imprimeur à Moutier, qui a donné à l'ouvrage une présentation remarquable, digne du texte de M. Marcel Joray.

* * *

La Société helvétique des sciences naturelles a tenu, l'année dernière, sa 135^e session à Porrentruy. A cette occasion, elle a fait paraître un recueil d'études de grande valeur¹. On y trouve un hommage à Jules Thurmann (1804 - 1855) qui, il y a 103 ans (en 1853) avait présidé la 38^e assemblée de la S.H.S.N. On y lit aussi une étude de M. V. Erard sur *L'ancien évêché de Bâle et le Jura bernois* où l'auteur donne les constantes de l'histoire de ce coin de terre.

M. A. Perronne a survolé le Jura, l'a longuement observé, étudié et photographié. Ses observations, ses documents photographiques l'obligent à réviser les théories actuelles sur l'orographie de cette contrée. Dans un autre travail, M. Perronne montre que la structure morphologique du Jura n'est pas due à l'action érosive de l'eau ou de la glace, mais de la neige.

M. F.-Ed. Koby étudie avec précision les mammifères tertiaires et quaternaires.

On connaît les recherches de M. L. Lièvre en géologie, en spéléologie, en hydrologie, en morphologie. Les pages qu'il publie dans le recueil que nous présentons donnent les réponses aux problèmes qui se sont posés au savant.

M. E. Berger, grand connaisseur de la flore aquatique, traite de celle des étangs de Bonfol et de la région française avoisinante.

C'est un travail avant tout bibliographique que donne M. Max Moor sur la végétation dans le Jura et en Ajoie.

1 Recueil d'études et de travaux scientifiques publié à l'occasion de la 135^e Session de la Société helvétique des sciences naturelles, tenue à Porrentruy les 24, 25 et 26 septembre 1955, sous les auspices de la Société jurassienne d'émulation. Porrentruy 1955.

M. Ed. Guéniat décrit un refuge de pinsons du nord en Ajoie ; il étudie la psychologie collective de ces oiseaux. M. Guéniat est également l'auteur d'un travail intéressant sur le climat d'Ajoie.

Toutes ces études sont remarquables. Très documentées, riches d'observations, la plupart renouvellent les problèmes qu'elles posent. Ces études sont également faciles à lire, même pour ceux qui n'ont pas de grandes connaissances scientifiques.

* * *

L'homme a besoin des médecins ; il a aussi besoin du prêtre : c'est ce que rappelle M. Jean-Pierre Schaller dans un ouvrage riche de pensée¹. On a prétendu que la religion catholique n'appréciait pas toujours le secours du médecin à sa juste mesure. C'est faux. Le chistianisme est pour le progrès ; comme le dit Daniel-Rops, il « se réjouit lorsqu'une découverte technique diminue la peine des hommes ». Le médecin joue un rôle considérable dans la vie humaine. Il est d'une grande utilité pour l'homme. Mais il n'est pas seul à qui l'homme peut avoir recours dans sa misère : il y a le prêtre.

Le médecin contribue à l'épanouissement de l'homme. Les secours que procure la médecine sont « des moyens que le Créateur met à la disposition des hommes pour leur venir en aide ». Mais il y a un autre secours encore que Dieu met au service de l'homme : la grâce. Le prêtre intervient quand le médecin a terminé sa tâche.

M. l'abbé Schaller parle de la collaboration qui doit exister entre le prêtre et le médecin. Il décrit dans le détail et avec les commentaires qui s'imposent les secours de la grâce et les secours de la médecine.

L'Eglise, écrit-il, qui enseigne la charité sait parfaitement que, pour aimer Dieu par dessus tout et le prochain comme soi-même, il faut lutter contre des inclinations et des tendances que de mystérieuses lois d'hérédité et des influences tant physiologiques que psychiques développent étrangement. L'Eglise dès lors ne se contente pas de bonnes paroles ou de sages conseils, ou même des sacrements, là où la science prescrira utilement le recours à un traitement endocrinien, chirurgical, psychothérapeutique ou à quelque autre mesure. L'Eglise enfin saura la puissance de la grâce sur l'âme, et même parfois sur le corps comme nous tenterons de le souligner. Quand le médecin déposera les armes, parce qu'il aura épuisé ses ressources, la grâce viendra renforcer la vie surnaturelle et peut-être secourir l'organisme. Cette diversité des bienfaits que le prêtre et le médecin réservent à tous ceux qui souffrent est à l'origine de cet ouvrage. Or la diversité bien comprise ne signifie pas opposition mais harmonie.

Le prêtre ne doit pas négliger la science du médecin. Il doit y avoir constante collaboration entre la médecine et la grâce. Toutes deux aident l'homme à conquérir la sainteté.

1 *Secours de la grâce et secours de la médecine*. Préface de Jean Lhermite, de l'Académie de médecine. Desclée de Brouwer. (Bruges, 1955).

Le but de la vie est la sainteté. La science doit permettre d'atteindre cette sainteté en écartant les obstacles « matériels », en fortifiant l'homme qui doit porter la croix que Dieu lui destine.

L'ouvrage de M. l'abbé Schaller, si complet, si riche de faits, de citations, est le résultat de patientes recherches, d'abondantes lectures, le fruit de longues méditations. Sa lecture est d'un grand enrichissement.

* * *

Il importe de citer encore, pour être complet, *La Revue jurassienne*¹ et *l'Almanach catholique du Jura*². Ces deux brochures sont attendues, chaque année, avec impatience par de nombreux lecteurs.

La Revue jurassienne fournit, sur notre petit coin de terre, sur son passé, sur ses monuments, ses manifestations, des articles extrêmement divers, documentés, attrayants. *L'Almanach catholique du Jura* renseigne sur l'activité de l'Eglise dans le monde, donne de nombreux et précieux renseignements sur la vie catholique jurassienne et suisse romande. Il offre également des contes et des nouvelles de valeur.

La Revue jurassienne et *l'Almanach catholique du Jura* sont abondamment illustrés.

On ne saurait plus se passer, dans le Jura, de ces deux messagers.

1 Organe de Pro Jura. Miroir du pays. Ancien almanach du Jura. 1956. Porrentruy, Le Jura S.A., 1955.

2 La Bonne Presse S. A., Porrentruy.